

## Rencontre du cercle Enfance-Jeunesse avec Jean Marie Petitelerc

### Y a-t-il encore un sens au travail socio-éducatif ?

5 mars 2024

#### Jean-Marie Petitelerc

Prêtre catholique salésien, polytechnicien, éducateur spécialisé, expert des questions d'éducation dans les zones sensibles, il a beaucoup agi dans les cités et écrit de nombreux ouvrages pour promouvoir la prévention et la médiation sociale. Son expérience d'éducateur et de prêtre est inspirée de la pédagogie de Jean Bosco. Invité par la Fédération de l'Entraide Protestante, il a donné une conférence le 5 mars à Paris à la Maison du protestantisme.

#### La question du sens

La question est centrale du sens de notre travail. Je coordonne le réseau Jean Bosco qui compte une centaine d'établissements œuvrant au service de la jeunesse en difficulté dans différents champs d'action et quartiers jugés prioritaires : une vingtaine de MECS, un secteur protection judiciaire de la jeunesse avec quelques centres éducatifs renforcés, une douzaine de plateformes MNA accueillant un millier de jeunes, un petit secteur médicosocial auprès d'enfants autistes, et tout le secteur de l'insertion.

En tant que coordinateur, j'effectue aujourd'hui un double constat : d'une part la difficulté de recrutement d'éducateurs, avec le recours à l'intérim qui ne contribue pas à la stabilisation des jeunes qui nous sont confiés ; d'autre part la fragilité de certains collègues qui parfois, à la première difficulté, ont tendance à se mettre en arrêt maladie, aujourd'hui plus qu'hier. Ce double constat est à mettre en lien avec la peine à trouver du sens au travail quotidien auprès de ces jeunes en difficulté.

**Mon propos aura une double inspiration.**

## **La première est liée à ma propre expérience de responsable de structure**

J'ai dirigé deux foyers d'action éducative accueillant des adolescents confiés par les services sociaux et la protection judiciaire de la jeunesse à Caen et Lyon, et j'ai aussi été responsable de prévention dans des quartiers sensibles de la banlieue parisienne. Les difficultés majeures de ces jeunes résultent de leur passage quotidien dans trois lieux : la famille, l'école, la cité (ou les écrans). Chacun de ces lieux est marqué par une culture différente : une culture familiale, empreinte des traditions du pays d'origine ; une culture scolaire empreinte des traditions républicaines ; et la culture du quartier qui est devenue la culture de l'entre-pairs, renforcée par le développement des réseaux sociaux.

Le travail social en France est assez cloisonné. Or l'enfant peut avoir un comportement différent quand il se situe au sein de la fratrie, dans un groupe encadré par un ou des adultes comme une classe, ou dans un groupe sans aucune présence adulte avec toutes les problématiques liées à l'autorité lorsqu'il se situe dans son quartier. Si nous voulons véritablement rejoindre les jeunes, il nous faut pénétrer dans chacun de ces champs de vie : la famille, l'école, la rue. Le concept de médiation famille-école-cité crée du lien entre les différents adultes qui cheminent auprès de l'enfant. J'ai souvent travaillé sur les questions de violence et ai pu établir une corrélation entre le niveau de violence d'un enfant, ou d'un adolescent, et le niveau d'incohérence des adultes qui l'accompagnent sur son itinéraire.

## **Ma deuxième source d'inspiration est Jean Bosco**

Il peut paraître étonnant qu'un éducateur du XXI<sup>e</sup> siècle se réfère à un pédagogue du XIX<sup>e</sup>. Nos deux époques ont en commun de connaître d'importants phénomènes de mutation sur le plan social. À l'époque de Jean Bosco, on passait de la société rurale et paysanne à la société urbaine et industrielle. Quant à nous, nous passons de cette société qualifiée d'industrielle à une société post-industrielle marquée par la révolution du numérique. Cette révolution n'est pas seulement d'ordre technologique, il ne suffit pas d'apprendre à maîtriser ces nouvelles technologies d'information et de communication. Nous assistons à une véritable révolution culturelle, une modification du rapport au temps, avec le « tout, tout de suite », à l'espace, avec

cette capacité de nouer des relations avec d'autres jeunes aux quatre coins de la planète, et aux autres, avec la grande horizontalité des réseaux sociaux où la parole de l'expert a la même valeur que celle du piéton interrogé lors d'un micro-trottoir. Les jeunes d'aujourd'hui grandissent dans un univers culturel différent de celui dans lequel nous avons grandi. Dans un tel contexte de mutation sur le plan sociétal, il est plus difficile d'être jeune, de se projeter dans l'avenir quand les économistes nous prédisent que 50% seulement des métiers s'exerceront encore dans les années 2050, qu'on assiste à l'effondrement de pans entiers de l'économie traditionnelle, et que les nouveaux métiers tardent à se structurer.

Il est aussi plus difficile d'éduquer. Nous sommes interpellés par cette tâche éducative. Elle est plus compliquée en période de mutation car il n'y a plus de consensus sociétal autour d'un ordonnancement des valeurs. Le métier de parents, d'éducateur, d'enseignant, d'animateur, est plus difficile qu'en période de stabilité.

Dans ce contexte, Jean Bosco est porteur d'une intuition qui me paraît tout à fait pertinente aujourd'hui : quand la confiance dans les grandes institutions s'estompe, la capacité à transmettre et la capacité à éduquer sont beaucoup moins liées aux statuts de l'adulte. Les jeunes sont de moins en moins impressionnés par le statut de l'adulte qu'ils ont en face d'eux. En témoignent les propos de ce jeune collégien qui s'est adressé au président de la République comme à un copain.

La capacité à éduquer est davantage liée à la qualité de la relation nouée par l'adulte avec le jeune. Après la grande rationalisation du siècle des Lumières, Jean Bosco a réhabilité l'affectif au cœur de la relation éducative. L'affectif est une composante de la relation, qu'on le veuille ou non, alors mieux vaut être capable de le reconnaître pour le gérer correctement plutôt que de vouloir le nier. Si notre école rencontre aujourd'hui de tels problèmes dans la gestion des comportements provocateurs, c'est parce que les enseignants continuent à être formés à la négation de la dimension affective dans la relation pédagogique. On parle de la relation prof-élèves comme si la relation d'un prof homme avec un adolescent garçon était identique à celle d'un prof homme avec une adolescente fille, et la même que celle d'une prof femme avec un adolescent garçon. Je connais deux catégories de personnes qui n'ont pas de sexe, il y a les anges et les élèves ! On parle de la relation prof-élèves comme s'il s'agissait d'une relation asexuée entre un adulte détenteur d'un savoir et un jeune en quête de l'acquérir.

## Y a-t-il donc encore un sens au travail socio-éducatif ?

**Trois conditions** doivent être réunies pour que le travail socio-éducatif ait un sens :

### 1. La foi en l'éducabilité du jeune

Si l'éducateur est convaincu que, quels que soient les efforts qu'il déploie, le jeune ne modifiera en rien ses comportements, il lui est difficile de persévérer dans le métier. Cette foi en l'éducabilité du jeune consiste à ne jamais l'identifier à ses comportements ou à ses performances du moment. Jamais vous ne m'entendrez parler de « jeunes délinquants ». Un jeune est délinquant, nous dit le dictionnaire, parce qu'il a commis un délit. Le drame est que, dans la tête des gens, ça devient très vite : un jeune commet un délit parce qu'il est délinquant. On fait des délinquants une sorte de groupe de jeunes dont la caractéristique est de produire du délit. C'est terrible les effets pervers de cette inversion de causalité. Qu'y a-t-il de commun entre un jeune de dix-sept ans qui fait le casse d'une épicerie et l'adolescent du même âge qui agresse sexuellement une gamine de quatre ans ? Je ne vois aucun trait de personnalité commun. La posture d'éducateur devrait être de dire : « Tu as commis un délit, c'est une réalité, et il va falloir que tu assumes, et tu vas être sanctionné. Mais, pour moi, tu n'es pas un délinquant, et c'est pour ça que je me mets en colère après toi et que je te sanctionne ! » Il est complètement différent de dire à son ado « t'as fait une connerie » ou « t'es con ». On ne dit pas du tout la même chose. Dans le second cas, on étiquette et on stigmatise. Il en va de même à l'école, il y a une différence entre « ta copie est nulle » et « t'es nul ». Les enfants qui souffrent le plus à l'école sont ceux qui ont eu la malchance d'avoir des enseignants qui ont confondu le champ de la performance et le champ de la personne, et qui ont fait passer comme message dans leur tête « tu vaux 2 » au lieu de « ta copie vaut 2 ». Ça donne des enfants qui se croient nuls. Ça plombe l'estime de soi. Je ne suis pas contre les notes mais contre l'identification de l'enfant à sa note. On peut parler de bonnes et de mauvaises notes, de comportements adaptés ou inadaptés, d'apprentissage acquis ou non acquis... mais on ne devrait jamais parler de bons et de mauvais élèves. Pourquoi, à partir de ces observations sur les performances ou les comportements, je m'autoriserais à porter un jugement sur la personne ?

## **2. La deuxième condition est la capacité à se projeter dans l'avenir**

Tous les établissements se définissent par leur projet. Et qui dit projet dit capacité à se projeter dans l'avenir. Comment préparer ces enfants que nous accompagnons à prendre place dans la société de demain si nous ne sommes pas capables d'avoir des projections positives sur demain et ne sommes porteurs que d'images négatives ?

## **3. La troisième condition est la capacité à pouvoir établir une relation avec le jeune**

Qui dit travail socio-éducatif dit nécessairement capacité à établir une relation. Ceci nécessite un bon positionnement, d'être suffisamment proche pour ne jamais être indifférent, et suffisamment distant pour ne pas être indifférencié. L'art du travail socio-éducatif consiste d'abord en l'art du positionnement. Trop de distance peut créer de la violence, le jeune faisant n'importe quoi pour attirer l'attention sur lui, trop de proximité peut aussi créer de la violence, le jeune voulant se dégager de cette gangue affective qui l'emprisonne. Le professionnalisme se définit par ce point de bonne distance et de bonne proximité. On a eu tendance, ces dernières années, à identifier le professionnalisme à la distance. Les travailleurs sociaux ont aujourd'hui tendance à être distants, car nouer une relation de proximité pourrait paraître dangereux. Il existe une mauvaise compréhension du concept de distance professionnelle. Il ne s'agit pas d'une distance avec l'enfant mais d'une distance que le professionnel doit être capable de prendre vis-à-vis des émotions qu'il ressent face à l'enfant. Il est certes important de se dégager du rôle de l'éducateur comme substitut parental, mais quand je donne des cours dans les écoles d'éducateurs spécialisés, aujourd'hui j'insiste plutôt sur la proximité. La principale requête de tous ces enfants placés en MECS est une plus grande proximité de tous ces professionnels avec eux. Établir une relation authentique avec le jeune nécessite de trouver ce point de bonne distance et de bonne proximité.

## **Quelle pédagogie mettre en œuvre pour répondre à ces trois conditions ?**

### **1. Une pédagogie de la confiance**

Sans confiance, il n'y a pas d'éducation possible. Il faut être capable d'établir une relation de confiance. La confiance ne se décrète pas, elle se construit. C'est fini le temps du « je suis enseignant/directeur de la MECS, tu dois me faire confiance » ! Les jeunes qui ont le plus de difficulté à faire confiance et qui nous mettent le plus en difficulté sont toujours des jeunes qui ont très peu confiance en eux. Lorsqu'on n'a pas confiance en soi, il peut paraître dangereux de faire confiance à l'autre, de se remettre entièrement entre ses mains au risque de la manipulation et de l'emprise. La première mission de l'éducateur consiste à veiller à la construction par le jeune d'une bonne estime de soi. À lui apprendre à mémoriser ses réussites au lieu de pointer le doigt sur ses difficultés. À faire une liste de tous les talents à développer et pas seulement des difficultés à traiter.

L'éducateur doit être digne de confiance, crédible. J'aime faire une distinction entre le pouvoir et l'autorité. Je reçois le pouvoir de l'institution, il est fondé sur mon statut. L'autorité est une relation. Elle se construit sur la crédibilité. On n'assiste pas à une crise d'autorité mais à une crise de crédibilité des porteurs de l'autorité. L'autorité est fondée sur la cohérence entre le dire et le faire. « Faites ce que je dis mais ne faites pas ce que je fais » ne marche pas en matière d'éducation. La cohérence n'est toutefois pas l'exemplarité. L'éducateur n'est pas parfait, mais il doit savoir reconnaître son erreur. Reconnaître son erreur, ce n'est pas saborder son autorité. Je suis faillible, c'est rassurant pour l'adolescent dans son parcours de construction, de reconnaître les failles de l'adulte. Mon « faire » n'a pas été à la hauteur de mon « dire » mais je m'applique. Le discours est surréaliste quand un ado à qui on interdit la cigarette voit un éducateur en train de fumer. Quand l'éducateur argue qu'il est grand, lui, et a le droit de fumer, son discours est incitatif au tabac puisque la stratégie de l'adolescent est qu'on ne le prenne plus pour un petit mais pour un grand. L'éducateur peut expliquer qu'il aurait aimé, à l'âge de l'ado, avoir des éducateurs qui prennent soin de lui, qu'il a pris ce mauvais pli et n'arrive pas à s'en départir... Le jeune est capable de comprendre qu'un éducateur n'est pas paré de toutes les qualités. Ce n'est pas parce qu'il est petit que l'ado ne doit pas fumer, mais parce que c'est mauvais pour ses poumons !

## 2. Une pédagogie de l'espérance

Il est important d'aider les adolescents à se projeter dans l'avenir. Les éducateurs prétendent souvent que la génération Z a perdu le sens de l'effort. Mais c'est l'objectif qui donne un sens à l'effort. La grande difficulté des jeunes est la capacité à se fixer un objectif. À se projeter dans l'avenir. Quel est le sens des disciplines qu'on enseigne ? Les jeunes ne font pas d'efforts car ils ne trouvent pas de sens.

## 3. Une pédagogie de l'alliance

Une conjugaison de l'amour et de la loi est indispensable. L'amour n'est pas venu abolir la loi mais l'accomplir. Il n'y a pas d'amour sans loi. Et il n'y a pas de loi sans amour. « C'est parce que tu as du prix à mes yeux, que tu es important pour moi que j'impose cet interdit et cette limite. Je te dis "non" parce que je t'aime. » Il est important que le jeune puisse voir, dans l'éducateur qui l'accompagne, un allié pour relever le défi de grandir, d'apprendre, de devenir citoyen.

Cette pédagogie est innervée par une spiritualité. On a tendance à confondre spiritualité et religion. Dans la religion (étymologiquement « relier »), il y a une conscience d'appartenance communautaire et une inscription dans des rites. La spiritualité vient du latin *spiritus*, le souffle. C'est la question du sens. Chaque humain est unique et mortel. L'homme sait qu'il va mourir. Quel est le sens de sa vie ? On assiste aujourd'hui à un effondrement de la pratique religieuse mais à un renouveau du questionnement spirituel. Les jeunes ont besoin que les éducateurs donnent du sens à ce travail socio-éducatif. Or, s'ils demandent à quoi sert de vivre puisqu'il faut mourir, les éducateurs pensent qu'ils sont déprimés et les envoient chez un psy !

Cette pédagogie en trois points peut très vite être reliée à la trilogie chrétienne qui nous inspire : croire, espérer, aimer. Croire, parce que je crois en chacun de ces jeunes qui me sont confiés. L'ado, même s'il est aimé et aidé, peut estimer qu'il est un problème plutôt qu'une chance pour son entourage et envisager de se supprimer pour résoudre le problème. Il a besoin d'entendre : « J'ai besoin de toi ». Espérer, pour construire un monde un peu meilleur que celui qu'on m'a



légué. Transmettons avec enthousiasme, à la génération qui suit, ce que nous avons réussi. Aimer est à la fois un sentiment et un éclairage par la raison, une affectivité guidée par une intentionnalité éducative.

## **La spiritualité de l'éducateur, c'est un peu la spiritualité du jardinier**

Pour que la graine devienne arbre, il faut qu'elle prenne racine. Dans le travail éducatif, il y a une transmission de l'héritage familial, social, culturel... et un accompagnement de l'éclosion de la nouveauté. Le jardinier ne tire pas sur la tige pour que ça pousse plus vite ! L'éducateur accompagne l'itinéraire de croissance, il n'en est pas le maître, il n'est pas tout-puissant. Il existe trois catégories de personnes : celles qui, face à la graine, ne voient que la graine ; celles qui rêvent de l'arbre et des oiseaux dans les branches ; et celles qui voient la grain et l'arbre. Ces mêmes catégories existent pour ceux qui accompagnent les enfants : il y a ceux qui ne voient que l'enfant, ceux qui ne voient que l'adulte, et ceux qui voient l'enfant et l'adulte qu'il est appelé à devenir. Il faut offrir le meilleur terrain pour que la graine puisse devenir un arbre. Conjuguer responsabilisation et sécurisation.

On ne peut pas réduire la tâche éducative à la seule protection. D'ailleurs, 50% des SDF sont issus de la protection de l'enfance ! À dix-huit ans, ils n'ont plus de famille (ou une famille par définition fragile) et plus de réseau de professionnels car leur action s'est terminée avec leur mandat. La part des bénévoles est très importante. Une des missions essentielles des éducateurs est de nouer une relation avec des bénévoles qui ne s'interrompra pas quand l'enfant quittera l'institution. Les enfants qui s'en sortent sont ceux qui ont pu tisser un réseau autre que les réseaux familial et professionnel. Il s'agit de protéger, bien sûr, mais aussi de responsabiliser.

Responsabiliser suppose de prendre des risques. Toute pédagogie de la confiance est une pédagogie risquée. L'éducation sans risque est la plus risquée qui soit parce qu'elle forme des irresponsables. On voudrait appliquer le principe de précaution au champ de l'éducation. C'est très grave de vouloir éduquer à risque zéro. Le grand rêve des parents est qu'il n'arrive rien à leurs enfants mais quels seraient les bénéfices éducatifs ?



**Nous sommes dans un état laïque certes, mais la laïcité n'est pas de l'ordre de la valeur, ce qui est de l'ordre de la valeur c'est la fraternité.**

La laïcité est le moyen que se donne l'état pour être garant de la fraternité. Liberté, égalité et fraternité ne sont pas de la même nature. Les deux premières sont de l'ordre du droit. La fraternité est un devoir. La fraternité est à la fois respect de la similitude et de la différence. Elle est différente de l'amitié : on choisit ses amis mais on ne choisit pas ses frères. Elle est aussi différente de la solidarité : si je donne cinq euros à un SDF sans le regarder, je suis solidaire mais pas frère. Ce dont a besoin le plus un SDF, c'est un regard, une parole qui a une incidence. La solidarité peut être unilatérale mais la fraternité nécessite une relation de réciprocité. Elle est une valeur commune à beaucoup, elle nous unit. Elle est la clef de l'édifice républicain. La laïcité, c'est l'état qui est garant de la liberté d'expression et de pratique religieuse, avec comme seule limite le trouble à l'ordre public. L'éducateur est amené à guider le jeune dans l'exercice de ce droit. Une autre conception de la laïcité est apparue au début du siècle, que je qualifierais de laïcisme : un état qui interdit dans ses discussions toute forme d'expression de pratiques religieuses. Pour moi c'est une dérive du concept de laïcité. Dans l'esprit de la loi 1905, la laïcité était une grande ouverture. La spiritualité dans le travail socio-éducatif n'est pas du tout en contradiction avec la laïcité. Même la protection judiciaire de la jeunesse aborde la spiritualité de manière ouverte.

**Nous devons être attentifs aux besoins spirituels des jeunes que nous accompagnons.**

Ça fait partie de notre travail d'accompagnement. La spiritualité se décline en trois axes. L'homme a toujours besoin d'être relié à plus grand que lui, de respecter quelque chose qui le dépasse. Il a besoin aussi de s'allier avec les autres, on a besoin d'alliances pour changer le monde. Enfin, l'homme a besoin d'intériorité, de prendre conscience de qui il est. Prendre en compte les besoins spirituels de l'enfant, c'est aussi donner aux éducateurs ce sens-là de leur travail qui ne consiste pas seulement à nourrir le corps, développer l'intelligence, l'affectif, mais aussi à nourrir le besoin spirituel.

## Questions/réponses :

→ Est-ce que les jeunes ont changé ?

C'est la manière d'accompagner les enfants qui a changé, la manière dont on les éduque, pas les enfants. Le téléphone à dix ans, c'est l'adulte qui le donne. L'affectif prime sur l'institutionnel. Les parents ont des difficultés à dire non. L'école devient le seul lieu de frustration. La culture entre pairs prévaut. La culture est à l'instantané, comment apprendre aux jeunes à attendre, à différer un plaisir immédiat pour un plaisir plus grand après ? Il y a un principe de plaisir, et un principe de réalité. Des faits de violence peuvent être liés à des frustrations... des choses s'apprennent qui ne sont pas innées. Les évolutions sociétales ont une incidence sur les jeunes. Il n'y a plus de rites de passage.

→ Comment aider les professionnels ?

La relecture des pratiques est essentielle. Un jeune difficile, ça n'existe pas. Ce qui est difficile, c'est la relation qu'on n'arrive pas à établir avec lui. Quand un éducateur se croit « bon éducateur » et qu'il en a de la difficulté avec le jeune, il le qualifie de jeune difficile (si c'est un enseignant, il parlera de mauvais élève) pour sauver son identité de « bon éducateur ». On aime autant, mais pas de la même façon, ses enfants. C'est la relation qu'on noue avec son enfant qui est difficile, pas l'enfant. L'objet de travail de l'éducateur est la relation. La lecture de pratique est essentielle pour prendre du recul par rapport à toutes ces dimensions. Ce qui est important aussi est que cette relation soit initiée par un professionnel qui a bien pris en compte la pédagogie que l'établissement veut mettre en œuvre, par rapport à un référentiel. La relation du professionnel est au service de la mise en œuvre du projet de l'établissement.

→ Quelles solutions pour fidéliser le personnel en protection de l'enfance ?

En moyenne, les éducateurs « tiennent » de trois à cinq ans. Personne ne postule pour le monde de l'internat. On ne fait pas de l'hébergement mais de l'internat. Pour donner envie aux jeunes d'être éducateurs, il faut créer des passerelles : université et sciences de l'éducation. Il devrait y avoir une connexion avec les métiers de l'animation et de la médiation sociale. Il faudrait développer l'apprentissage et le tutorat pour la formation aux

métiers du social. Parcours sup dessert ces métiers, qui sont choisis par défaut, et empêche certains profils d'accéder aux formations.

→ L'importance de la fonction éducative est à souligner, pas seulement le projet.

Attention au formatage de la culture d'entreprise qui envahit nos institutions et qui développe à outrance la culture du projet. Un enfant est d'abord un enfant, une personne, pas un projet !

→ Quelle est la bonne distance à avoir avec les jeunes ?

La boussole de l'éducateur doit toujours être le ressenti du jeune. C'est lui qui choisit le point de bonne distance et de bonne proximité (un geste affectueux pour l'un, main sur l'épaule, peut être interprété comme un geste pédophile pour un autre).

→ Quels outils pour la prévention spécialisée ?

Attention, des outils non adaptés renforcent la toute-puissance des jeunes. Il faut faire avec les jeunes surtout. Les outils de la prévention spécialisée (libre adhésion, désinstitutionalisation, anonymat) ne sont pas adaptés pour les 11-15 ans par exemple, qui ont besoin de cadre, et d'être reconnus.

→ Comment aborder la question de la radicalisation ?

Dans les cités, on rencontre beaucoup de jeunes pratiquants mais non croyants. Le radicalisme est un défaut de spiritualité, pas un excès, une pratique non fondée sur une foi transcendante. « Faire la guerre au nom de Dieu, c'est faire la guerre à Dieu » Jean Paul II. Ne pas utiliser le religieux comme outil de discrimination (ex mettre les musulmans à table entre eux).

→ Que faudrait-il pour motiver des jeunes à devenir éducateurs ?

Il faudrait aujourd'hui s'interroger sur le nouveau rapport au travail des jeunes professionnels, en prendre acte et faire des propositions, favoriser des discussions sur le sens, réapprendre à «faire avec » les jeunes. Faire des passerelles avec les métiers de l'animation, les jeunes qui ont le BAFA, le scoutisme, sortir du modèle tout universitaire. Créer un diplôme de niveau 5 qui n'existe pas pour le moment.

→ **La question du sens se pose à tous.** Prendre en compte les besoins spirituels dans le respect de la spiritualité. Il y a un réel besoin de formation des éducateurs à l'accompagnement spirituel, et d'accompagner les jeunes.

**Ont assisté à cette rencontre :**

Nicole DRILLAUD, Présidente Association ACARVie

Iuliana ROSCA, Chargée de Programme National ADRA France

Dominique CÉLESTINE, Vice présidente AFPM

Meless Elisé NOMEL, Educateur en prévention spécialisée, Yamina NOMEL, Administratrice, Solange RIVES, Administratrice A Travers La Ville

Maud MAIRESSE, Directrice DAMMIE, Association Sauvegarde Agen

Edith CHAPEAU, Présidente Association des 3 semaines

BASIN Céline, Chargée de formations CPCV Sud-Ouest

Colas DURRLEMAN, Président collègue Bernard Palissy

Hippolyte COESTER, Coviespi EEUDF

Jean-Marc LEFEBVRE, Président du Diaconat Grenoble

Alain GIRAUDEL, Président des Eclaireurs du Midi

Yvon LERAY, Responsable jeunesse Eglise Evangélique Baptiste Moissy Cramayel

Fabien SARD, Directeur Général de l'Entraide Protestante de Lyon

Laurent NOUIS, Administrateur de l'Entraide Pierre Valdo, Le Chambon

Christine Mielke, Secrétaire nationale à l'animation des réseaux jeunesse de l'EPUDF

Aleth HUIILLARD, Permanent Ecole à l'Hôpital

Marc SCHEER, Président Établissement Oberlin

Isabelle ROMIEU, Présidente, Anne d'HAUTEVILLE, administratrice FJT Habitat Jeunes Montpellier

Roland DYSLI, DGA Fondation Arc en Ciel

Erwan PENHOUE, Conseiller technique, Samuel MONNET, Directeur adjoint, Herbert HAUD, Psychologue, Benjamin ROQUES, Coordinateur Secteur Séjours Éducatifs du Centre de Séjours de Chausse, Claire OBERTHUR Directrice, Bob THOUE, Directeur Ardennes, Alban SCICLUNA Chef de service, Fondation Armée du Salut

Laurent VIDAL, Président Fondation Baccuet

Jean Luc LANGLET, Administrateur Fondation le Refuge

Alexis GUERIT, Salarié Fondation du Protestantisme

Adrien POUULLAOUEC, Coordinateur jeunesse Foyer de Grenelle

Marc RENART, Président Foyers Matter

Priscille FALLOT, Présidente Foyer Paumier Vernes

Géraldine ROSCIAN, Coordinatrice de séjour JPC France

Olivier HIGNETTE Accueil migrants

Haladjian BOROS, Administrateur, La Source Centre de Vacances

Guy ZOLGER, Président, Rodolphe DU GARDIN, Directeur du pôle enfance, Philippe FAVRE, DGA, Aurélie MAURER, DRH, Odile REBMANN, Chargée de projet et de la qualité, Caroline HAEGELIN, Directrice du Pôle Adolescence, Elisabeth DIETRICH, Vice-Présidente, Alice BARTH, Administratrice, Marie Claude STOLZ, Administratrice, Yann MENTZER Directeur de Pôle, Josépha SCHREIBER, Cheffe de service éducatif, Résonance Colmar

Coline TUROT QUENDERFF, DG Visa AD

Isabelle RICHARD, Présidente, Pierre-Olivier DOLINO, DG, Isabelle ROUSSELET, Cécile de CLERMONT, Jackaella RAZANAMAHERY, Brigitte MARTIN, Sophie de CROUTTE, Elisabeth WALBAUM, Fep